

Primo Levi : rire pour ne pas pleurer

Sophie Nezri-Dufour

▶ **To cite this version:**

Sophie Nezri-Dufour. Primo Levi : rire pour ne pas pleurer. Italies, 2000, Humour, ironie, impertinence, 4, pp.169-182. hal-01362747

HAL Id: hal-01362747
https://amu.hal.science/hal-01362747

Submitted on 9 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Italies

4 (2000)
«Humour, ironie, impertinence»

Sophie Nezri-Dufour

Primo Levi : rire pour ne pas pleurer

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Sophie Nezri-Dufour, « Primo Levi : rire pour ne pas pleurer », *Italies* [En ligne], 4 | 2000, mis en ligne le 23 juin 2011, consulté le 09 septembre 2016. URL : http://italies.revues.org/2221

Éditeur : Université de Provence
http://italies.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://italies.revues.org/2221
Document généré automatiquement le 09 septembre 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.
Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sophie Nezri-Dufour

Primo Levi : rire pour ne pas pleurer

Pagination de l'édition papier : p. 169-182

1 Dans son roman *Se non ora, quando ?*[1], et déjà en filigrane dans ses livres précédents, Primo Levi s'affirme, malgré les apparences et le sujet extrêmement délicat qu'il soulève, la Shoah, comme un véritable humoriste. Un humoriste au sens noble du terme, où le rire revêt une dimension profonde, universelle, et polymorphe.

2 *Se non ora, quando ?* est un roman picaresque narrant l'aventure de résistants juifs d'Europe de l'Est, combattant la machine de guerre nazie tout en se dirigeant vers la légendaire Italie, tremplin vers la Terre Promise.

3 Ces personnages à l'humour noir et ravageur sont pleinement conscients du Chaos qui les entoure. Ils ont perdu leur famille, leur maison, leur patrie ; et le rire, vital dans leur situation, devient un compagnon d'exil qui semble presque leur permettre de survivre, en tout cas de ne pas devenir fous. Ils rient pour ne pas pleurer.

4 Alors que le rire a une relation structurelle, presque intrinsèque, à la joie et au plaisir, il s'impose essentiellement, chez Primo Levi, comme un instrument permettant de mettre en exergue ce qui est risible. Mais qu'est-ce que le risible ? Et quelle attitude adopter face à une situation ou un personnage risible, ridicule, grotesque ou absurde ?

5 Primo Levi perçoit l'aspect risible des choses sans avoir une position hostile ou moralisante. Dans ses analyses, ou dans la description de ses personnages, dans sa vision indirecte d'un monde qui ne tourne pas rond, il préfère, plutôt que s'ériger en moralisateur, démontrer une indulgente sympathie vis-à-vis d'autrui, une ouverture intellectuelle et psychologique grâce à laquelle, à travers l'humour, il tente de mieux comprendre l'âme humaine.

6 Par un sourire ou un rire empreint d'une véritable *pietas*, il s'engage à dépeindre les recoins les plus cachés et les plus surprenants de l'individu et les absurdités, tristement comiques ou grotesques, de la société et de l'Histoire. Avec légèreté et ironie, c'est-à-dire à la suite d'une prise de distance nécessaire à une certaine objectivité, il s'interdit tout formalisme et toute assertion, préférant se montrer perplexe ou amusé.

7 Symboliquement, le roman commence par une vision du monde où règne l'absurde, un absurde décrit avec un humour qui dissimule mal – car il n'est pas destiné à dissimuler, au contraire – une réalité chaotique et désespérée.

8 Mendel, le protagoniste, a abandonné son village qu'il décrit en des termes qui, initialement, semblent relever du burlesque, au sens italien du terme : son village possédait, avant la guerre, une horloge qui ne fonctionnait pas ; elle était arrêtée depuis des années, depuis la Révolution, et le carillonneur lui-même ne possédait pas l'heure : il sonnait donc les cloches lorsqu'il entendait la radio l'annoncer. Mais il ne sonnait pas à toutes les heures, seulement aux heures importantes ou graves. A ces occasions, il tirait des coups de fusil. Jusqu'à ce que les Allemands arrivent et le lui retirent. Dès lors, le village est resté privé d'heure[2].

9 La chute est sinistre, lapidaire, et inattendue, volontairement elliptique, et contraste d'autant plus violemment avec le début, loufoque et déroutant : la tragédie a brisé le rire et a arrêté le temps : une réalité nouvelle, une nouvelle heure et une nouvelle ère, ont créé un un "ordre nouveau", où le rire et le changement n'ont plus lieu d'être.

10 Ici, le rire du début, qui s'assombrit vers la fin, est destiné à annoncer une réalité historique tragique sans pathétisme. On est donc face à une impitoyable ironie, génératrice d'une vérité désespérée, métaphysique, exprimant la conscience lucide d'un univers qui a perdu ses repères : l'humour devient alors une arme exprimant noblement le désespoir de l'homme.

11 À plusieurs reprises, Primo Levi utilise cet humour noir : face à une réalité cruelle, atrocement absurde, il cherche à rebondir hors de l'invivable et préfère regarder avec un mépris ironique le Mal, et assumer le paradoxe, pourquoi pas le provoquer ?

12 Ainsi, lorsqu'une discussion sur la prétendue inégalité des races s'engage entre Mendel, le " sage ", et le russe Piotr, l'humour sert à souligner le caractère absurde de l'idéologie raciste :

> – I tedeschi pensano che un ebreo valga meno di un russo e un russo meno di un inglese e che un tedesco valga più di tutti ; pensano anche che quando un uomo vale più di un altro uomo, ha il diritto di farne quello che vuole [...].– Io credo che un russo valga più di un cinese, disse Piotr, meditabondo, ma se la Cina non facesse un torto alla Russia, non mi verrebbe in mente di uccidere tutti i cinesi.[3]

13 Le comique de la fin naît du fait que le lecteur, face à l'absurdité de Piotr, ressent cependant vis-à-vis de lui une certaine sympathie, car ce dernier ne pousse pas son raisonnement à l'extrême. Malgré ses préjugés racistes, Piotr reste humain et pacifique, et son apparente logique ne dissimule que superficiellement la faute de raisonnement. Personnage en porte-à-faux, suffisamment ridicule et risible, Piotr crée chez le lecteur un sentiment de supériorité qui le pousse à rire, et à réfléchir.

14 L'humour relativise ainsi les dires de Piotr pour mieux souligner, a fortiori, l'absurdité et l'inhumanité nazie où la nuance et le doute n'existent pas. Ce qui fait dire à Mendel, un peu plus loin :

> Se io sparo a un tedesco, lui è costretto ad ammettere che io ebreo valgo più di lui : è la sua logica [...]. Certo, convincere uno che muore non serve a molto.[4]

15 Cette observation est destinée à souligner une situation tristement grotesque où deux réalités opposées et paradoxales deviennent interdépendantes (" tuer quelqu'un est la seule manière de lui prouver qu'on est un homme "). Seul l'humour peut alors dénoncer un système de " valeurs " absurde, sans faire usage de moralisme ni de pathétisme : par la simple modification d'éclairage d'une situation donnée, il propose un nouveau point de vue qui a sa propre logique et à partir duquel l'humoriste invite le lecteur à un rebondissement hors de l'absurde (" convaincre un mort ne sert à rien ").

16 L'humour de Primo Levi naît ainsi du non-sens et décrit un monde à l'envers. Scène après scène, un nouvel univers s'impose au lecteur où la folie et l'absurdité se sont enracinées dans un cadre de guerre et de haine. L'auteur le décrit avec amertume mais aussi, fréquemment, avec l'humour du désespoir.

17 Ainsi, l'un des personnages du roman ne s'étonne-t-il plus de découvrir, dans un village déserté, une magnifique jeune fille dans un tonneau. L'humour naît alors du fait que l'anomalie, qui se détache sur un fond lui-même anormal, est présentée d'une manière naturelle et sur un ton anodin :

> Le ho detto " Buon mattino, panienka, mi scusi il disturbo " e ho richiuso il coperchio.[5]

18 De même, il ne semble plus tout à fait surprenant de découvrir, en plein champ de bataille, un lièvre qui, au lieu de fuir pour se mettre à l'abri, regarde fasciné les combats[6].

19 Le rire, qu'il soit grinçant ou plus libérateur, réalise ici une réponse à l'absurde par l'absurde, au moyen d'un paradoxe humoristique : en temps "normal", on n'hésite pas à engager la conversation avec une jolie jeune fille, au lieu de la renfermer dans un tonneau ; et un lièvre, effrayé par les coups de feu, détale habituellement instinctivement vers son terrier.

20 Face au Chaos, le rire devient alors un défi au désespoir, une révolte supérieure de l'esprit, une révolte face à l'absurde qui ébranle toutes nos certitudes. L'humour du non-sens, dénonciateur, devient à son tour un véritable langage universel.

21 Le rire permet ainsi aux personnages du roman et, à un niveau plus profond, à Primo Levi, de réagir face au désordre et aux aberrations de l'existence. Le rire offre à l'individu la possibilité de retourner la situation et de briser sa colère ou son désespoir. Il lui permet de reprendre l'avantage et de se dégager de l'absurde, de ne plus en être la victime mais l'observateur.

22 Il offre ainsi aux héros de *Se non ora, quando ?* , pour qui le rire est vital et salvateur, une libération face à une réalité qui, très souvent, les dépasse et pourrait les rendre fous. Exilés, perdus dans une Europe en feu, leur famille et leur maison ont été anéanties. Ayant perdu tout repère social, familial et religieux tangible, ils luttent par le rire contre une Histoire cruelle et absurde qu'ils tentent de désacraliser.

23 Non-conformistes par essence, ils deviennent des parias, des " excentriques " des marginaux qui vont ainsi pouvoir regarder la réalité avec un œil neuf et objectif, désenchanté et presque sacrilège. Par l'humour, ils rejettent toutes les évidences, les certitudes et les tabous. Ils

remettent en question une Europe où le pire est arrivé. Aussi, leurs opinions sont-elles loin d'être figées. Désireux de se rendre en Palestine, ils hésitent entre diverses tendances politiques, si variées que l'on ne peut qu'en sourire :

> il nazionalismo ebraico, l'ortodossia marxista, l'ortodossia religiosa, l'egualitarismo anarchico e il ritorno tolstoiano alla terra.[7]

24 De même, le Talmud devient dans leur exil un nouveau système de références qu'ils utilisent dans une dimension intellectualiste et non plus étroitement religieuse et rituelle. Riche d'enseignements, de fantaisie et de nuances permanentes, le Talmud est conçu de manière humoristique par les héros du roman

> come una minestra con dentro tutte le cose che un uomo può mangiare [...]. Però, c'è il grano con la crusca, la frutta con i noccioli e la carne con le ossa. Non è tanto buona ma nutre. È pieno di errori e di contraddizioni, ma proprio per questo insegna a ragionare.[8]

25 Le système de valeurs auquel les héros se raccrochent est ainsi parcouru d'un rire permanent, voire d'une ironie socratique qui s'oppose à toute idée reçue, à tout préjugé. L'exil invite au dialogue, à la comparaison, à la contradiction et, finalement, au rire : à la revitalisation de l'humain dont l'identité, dans le Chaos, se révèle précaire, et ses connaissances, plus que fragiles. Ainsi l'un des personnages précise-t-il, mettant son compagnon dans la situation des élèves de Socrate :

> Io non so che cosa voglio, ma so di non saperlo. Anche tu non sai cosa vuoi, e invece credi di saperlo.[9]

26 Ce type d'ironie, qui propose un sourire démystificateur, permet à ces exilés de s'opposer à une réalité à laquelle beaucoup d'autres se sont soumis. Leur idée n'est cependant pas de détruire des valeurs mais de les éprouver et de les réformer, d'en proposer de nouvelles, non figées. Dans l'exil, ils ont pris conscience que rien n'est constant, ni prévisible, ni rigide :

> Solo i tedeschi prevedono tutto, ed è per questo che perdono le guerre.[10]

27 Aussi, la réponse qu'ils donnent à la mécanique allemande, meurtrière et parfaitement huilée, est leur humour et leur fantaisie. C'est ainsi que le chef des partisans, Gedale, décide un jour de tendre un piège à leurs ennemis: un piège où la fantaisie va s'opposer symboliquement à l'ordre et à l'organisation disciplinée des nazis. Dans une gare contrôlée par les Allemands, Gedale

> mandò quattro uomini a raccogliere una dozzina di zucche e le fece mettere nei tralicci che reggevano una linea elettrica di alimentazione, una per traliccio [...] Servono a far sì che i tedeschi si chiedano a che cosa servono. Noi avremo perso due minuti ; loro sono metodici, e ne perderanno molti di più.[11]

28 Gedale ne se trompera pas. Les Allemands, face à cette situation imprévisible et totalement surréelle, perdront un temps infini en faisant même venir une équipe d'artificiers de Cracovie, croyant à un attentat[12].

29 L'humour des héros du roman lévien s'impose ainsi contre la tragédie de l'absurde, devenant presque indispensable pour garantir une prise de conscience peut-être amère, mais maîtrisée et parfois même amusée, de la vie. Une prise de conscience d'un monde qui se transforme – et en cela ils symbolisent l'homme moderne dans son exil existentiel – et d'eux-mêmes, ce qui les porte vers une auto-analyse permanente non dénuée d'humour.

30 L'auto-dérision parcourt en effet les pages du roman. A commencer par Mendel, l'alter ego de Primo Levi, désespéré mais lucide et ironique:

> Mi chiamo Mendel, e Mendel sta per Menachem, che vuol dire "consolatore", ma non ho mai consolato nessuno.[13]

31 La seule chose dont a besoin Mendel est en fait de trouver quelque réconfort après ce qu'il a dû subir. Le comique naît ainsi du fait que des réalités opposées se télescopent : un consolateur qui ne console pas a besoin d'être consolé. Cette juxtaposition de situations contradictoires souligne l'illogisme de l'existence tout en poussant instinctivement au rire, par un effet de contraste et de surprise.

32 Parfois, cependant, l'humour est plus noir et plus grinçant, plus dur, tout en utilisant les ressorts classiques du rire, à savoir l'animalisation des humains ou leur " chosification ". A propos de la patience des poux, l'auto-ironie des héros est si violente qu'elle en devient ambiguë, à la limite de l'antisémitisme :

> Loro sono una razza paziente, che sa aspettare. Come noi, insomma, sia fatta la debita distinzione fra l'uomo e il pidocchio[14].

Ou encore plus loin:

> In tempi di guerra, i motori si abituano a tutto. Come noi.[15]

33 Cette auto-ironie, parfois violente, répond au raisonnement suivant : en riant de sa propre angoisse, on s'en détache et l'on devient capable, littéralement, de " s'en moquer ". En recherchant, à travers l'auto-ironie, une explication à l'absurde, on n'a plus le temps d'en pleurer et l'on finit par en rire : on remporte ainsi une victoire face à l'irrationnel et élégamment, au lieu de rire des autres, on rit de soi-même, ce qui confère paradoxalement à ce rire une plus grande force et une valeur universelle profondément humaine.

34 L'auto-dérision et la distanciation qui en découle offrent le plaisir de la maîtrise d'une réalité qui, en temps normal, peut être subie. Passant d'une position passive à une position active, l'individu réussit, grâce à la dérision, à se protéger contre les affects pénibles. Il prend à bras-le-corps son propre destin, il en sourit sans amertume, à travers la conscience délibérément ironique de son propre personnage au milieu des autres, dans la vaste comédie de l'existence.

35 Ainsi l'humour devient-il un antidote à la cruauté de la vie, a fortiori durant la Shoah, et surtout une protection contre la mort. Il s'impose comme une force vitale, et dans le cas des héros léviens, comme un réflexe d'auto-défense face à une condition éphémère et tragique. Il leur sert tout simplement à ne pas devenir fous :

> Se continuassimo a raccontarci fra noi quello che abbiamo visto diventeremmo matti, e invece dobbiamo per forza essere tutti intelligenti.[16]

36 Le rire devient dès lors un instrument de survie par sa fonction défensive vis-à-vis de toutes les réalités anxiogènes. Il exerce une véritable modification sur le réel en le symbolisant, en le condensant et en le déformant. Proclamant la vie et le changement, la remise en question, la discussion, il permet de résoudre les conflits dans lequel l'individu est enfermé.

37 Devant la déchéance humaine, la réalité prégnante de la mort et son danger permanent, il permet de nier la mort, devenant un instrument psychosocial de survie : la vie, grâce au rire, est plus forte.

38 C'est sans doute pour cette raison que les fêtes qu'organisent les héros du roman, le soir, autour du feu, revêtent une importance essentielle. Renforçant la cohésion sociale, et parcourues par le rire, valeur maîtresse, elles pallient la détérioration des liens familiaux, l'appauvrissement de la vie religieuse, la déchéance physique, le traumatisme de la guerre.

39 Moments de détente, de convivialité et de rétablissement de l'unité du groupe, elles deviennent un soutien identitaire, reposant sur un accord psychique collectif où les mêmes inhibitions et les mêmes refoulements se retrouvent, sublimés et dépassés, autour de l'humour.

40 Pavel, le clown du groupe, remplit la fonction du personnage comique dont le rôle social est essentiel, un rôle social que l'on retrouve dans toutes les civilisations et à toutes les époques : il est à la fois mime, acteur, imitateur, conteur, bouffon domestique, et il introduit la turbulence, la transgression, car c'est ce que l'on attend de lui : tout est alors brouillé, remis en cause ; les règles et les obligations perdent leur force, les limites s'effacent, les catégories les plus opposées et les plus contradictoires se mêlent.

41 Dans une scène hautement symbolique, loufoque et volontairement grotesque, où le rire devient une défense contre l'absurde, Pavel, tel Chaplin dans *Le Dictateur*, imite Hitler qui, dans un discours rempli de haine, finit par s'étouffer et s'exprimer à travers

> un ringhio canino interrotto da accessi di tosse convulsa. Ad un tratto [...] lasciò il tedesco e continuò in jiddisch, e tutti si torsero dalle risa : era straordinario sentire Hitler, nel pieno del suo delirio, che nella lingua dei paria incitava qualcuno a massacrare qualcun altro, non si capiva se i tedeschi a massacrare gli ebrei o viceversa.[17]

42 Ce spectacle renvoie à une situation typiquement carnavalesque où le bourreau se transforme momentanément en victime et l'oppressé en oppresseur. Ce retournement de situation saisissant, destiné à souligner l'horreur actuelle tout en s'en détachant, comme dans un mécanisme de défense, se veut à la fois démystificateur et, le temps de la fête, réconfortant, réparateur, empreint d'innocence.

43 De cette innocence et naïveté indispensable à la santé mentale des héros du roman qui ont besoin du rire comme d'un écran protecteur face à la cruauté du destin. Une innocence qui débouche, dans leur cas, sur la célébration de la naïveté, une naïveté idéale et idéaliste, destinée à mettre en relief le non-sens qui les entoure. Une naïveté qui, feignant d'ignorer les évidences qui constituent le soi-disant "bon sens", débouche par effet de contraste sur une ironie dévastatrice :

> ...E la storia dei Jeschiva Bucherim, degli allievi della scuola rabbinica, che erano stati arruolati nell'esercito ; non la sapete ? Era il tempo degli zar [...] piombano gli ufficiali di reclutamento, e tutti gli allievi vanno coscritti in fanteria. Passa un mese, e gli istruttori si accorgono che tutti questi ragazzi hanno una mira infallibile : diventano tutti tiratori scelti [...] Viene la guerra, e il reggimento di talmudisti va al fronte, in prima linea. Sono in trincea, con i fucili puntati ed ecco il nemico che avanza. Il comandante grida "Fuoco !" : niente, nessuno spara. Il nemico si fa sempre più vicino. Il comandante urla di nuovo "Fuoco !" [...] "Fuoco, ho detto, brutti figli di puttana ! Perché non sparate ?" [...] Allora uno degli studenti dice : "Non vede, signor capitano ? Non sono sagome di cartone, sono uomini come noi. Se gli sparassimo, gli potremmo fare del male".[18]

44 Cet humour où une fausse naïveté permet de souligner l'absurdité qui régit un monde à l'envers, offre à Levi la possibilité d'offrir au lecteur un nouveau point de vue sur l'Histoire débarrassé d'une vision figée des choses.

45 Mais le résultat, savoureux, n'en est pas moins complexe : la fausse naïveté combat certaines idées reçues mais en ajoute irrémédiablement de nouvelles, à travers l'humour qui, par définition, transcende mais déforme, en construisant de nouveaux stéréotypes : ainsi, par le rire, la réalité peut parfois être faussée pour que certains de ses aspects soient mieux éclairés.

46 Dans *Se non ora, quando ?*, l'Italie, pays de légende à la fois fasciste et humain, ridicule et noble, est systématiquement décrite à travers la vision naïve et comique des héros qui, issus des ghettos juifs d'Europe de l'Est, n'en ont pas une image très précise ni très circonstanciée.

47 À travers eux, Primo Levi s'adresse à ses lecteurs essentiellement italiens, en leur lançant des clins d'œil à la fois ironiques et affectueux.

> Se un re è un personaggio da favola, un re d'Italia è due volte da favola, perché l'Italia stessa è favola. Era impossibile farsene un'immagine concreta. Come si può condensare nella stessa immagine il Vesuvio e la gondola, Pompei e la Fiat, il teatro della Scala e le caricature di Mussolini [...] quella specie di bandito da strada con la mascella da iena, il fez col fiocco, il pancione da capitalista e il coltello in mano ? Eppure era stato proprio quel re che... mah, impossibile capire.[19]

48 À travers la feinte candeur des héros du roman, Primo Levi met le doigt sur les multiples contradictions qui ont secoué l'Histoire de l'Italie, et sur ses heures moins glorieuses. Il choisit volontairement un ton ironique et satirique, certes, mais qui participe plus de la douce moquerie que du pamphlet.

49 À travers des stéréotypes comiques, les héros du roman, nouveaux Candides, offrent ainsi, tout au long du récit, une vision de l'Italie qui, dans sa condensation d'images, révèle quelques vérités.

50 Le comique devient ainsi l'instrument d'une dénonciation faite avec légèreté, mais peut également devenir, à d'autres moments, l'occasion de rendre hommage, à travers une ironie pudique, aux Italiens. Accueillis à leur arrivée en Italie par des soldats juifs de Palestine faisant partie de l'armée britannique, les héros du roman écoutent avec délice et soulagement la description qui leur est faite du pays de Dante :

> L'Italia è un paese strano [...] Ci vuole molto tempo per capire gli italiani ; e neanche noi, che abbiamo risalito tutta l'Italia da Brindisi alle Alpi, siamo ancora riusciti a capirli bene ; ma una cosa è certa, in Italia gli stranieri non sono nemici. Si direbbe che gli italiani siano più nemici di se stessi che degli stranieri [...] Forse questo viene dal fatto che agli italiani non piacciono le leggi, e siccome le leggi di Mussolini [...] condannavano gli stranieri, proprio per questo gli italiani li

> hanno aiutati. Agli italiani non piacciono le leggi, anzi gli piace disobbedirle : è il loro gioco, come il gioco dei russi sono gli scacchi. Gli piace imbrogliare.[20]

51 Un défaut bien sympathique – l'*imbroglio*, la *combinazione* – se transforme, sous la plume de Primo Levi, et à l'épreuve des faits, en une qualité humaine remarquable: le respect de l'étranger.

52 Les Italiens deviennent ainsi, symboliquement, les champions de l'humour dans son acception la plus noble et dans sa dimension humaine la plus pure : dédaigneux d'un ordre mécanique, d'une discipline aveugle et systématique, ils possèdent, d'après l'écrivain turinois, une vision de la vie où le rire et l'humour, à travers la fantaisie et leur prise de distance vis-à-vis de la réalité, s'imposent comme les révélateurs de qualités humaines essentielles : la tolérance, la générosité et, vis-à-vis d'autrui, une profonde *pietas*[21].

53 Chez Primo Levi, le rire revêt une dimension polymorphe et polyfonctionnelle. Il est à la fois noir et loufoque, amer et ironique, burlesque et existentiel, grotesque et socratique, selon la situation ou le personnage qui est appréhendé et dont l'auteur souhaite souligner les travers, les contradictions, les incohérences.

54 Mais le rire, chez Levi, n'est pas seulement formel. Il est également un protagoniste à part entière, ou, à d'autres moments, devient la base d'une des nombreuses péripéties qui structurent le roman. Il fait en tout cas partie intégrante de l'intrigue et des différents thèmes qui y sont développés, et surtout, de la réflexion qui s'en dégage.

55 Lié au caractère romanesque et picaresque du récit, un récit d'exil et de remise en question, l'humour devient progressivement un paradigme de la pensée lévienne : face à un univers dont les lois nous échappent et face à un destin qui souvent se joue de nous, l'humour devient un moyen de briser les automatismes qui se cristallisent autour de l'individu. Il assure le changement, l'évolution, la réflexion : il brise ce qui est figé et assure une progression dans sa transgression des normes, dans la substitution qu'il propose de règles nouvelles.

56 Inhérent à une démarche analytique déterminée par une véritable pudeur morale et par le refus de l'emphase ou du pathétisme, le rire se transforme, dans l'œuvre de Primo Levi, en un sourire à la fois amusé et énigmatique, curieux et interrogateur.

Notes

1 Les références et citations seront tirées de *Se non ora, quando?* in *Opere II*, Milano, Garzanti, 1988, p. 183-517.

2 *Ibidem*, p. 187.

3 *Ibidem*, p. 277-278.

4 *Ibidem*, p. 279.

5 *Ibidem*, p. 440.

6 *Ibidem*, p. 440.

7 *Ibidem*, p. 327.

8 *Ibidem*, p. 356-357.

9 *Ibidem*, p. 215.

10 *Ibidem*, p. 340.

11 *Ibidem*, p. 405.

12 *Ibidem*, p. 409.

13 *Ibidem*, p. 189.

14 *Ibidem*, p. 191.

15 *Ibidem*, p. 455.

16 *Ibidem*, p. 241.

17 *Ibidem*, p. 332.

18 *Ibidem*, p. 284-285.

19 *Ibidem*, p. 233-234.

20 *Ibidem*, p. 491.

21 Ainsi, si un grand nombre d'Italiens ont protégé les juifs pendant la guerre, est-ce par ce qu'ils sont de bons chrétiens, se demande l'un des personnages ? Non : « Anche come cristiani gli italiani sono strani. Vanno a messa ma bestemmiano. Chiedono le grazie alla Madonna e ai santi, ma a Dio [...] pare che credano poco. Sanno i dieci comandamenti a memoria, ma ne rispettano al massimo due o tre. »[*ibidem*, p. 492].

Pour citer cet article

Référence électronique

Sophie Nezri-Dufour, « Primo Levi : rire pour ne pas pleurer », *Italies* [En ligne], 4 | 2000, mis en ligne le 23 juin 2011, consulté le 09 septembre 2016. URL : http://italies.revues.org/2221

Référence papier

Sophie Nezri-Dufour, « Primo Levi : rire pour ne pas pleurer », *Italies*, 4 | 2000, 169-182.

À propos de l'auteur

Sophie Nezri-Dufour
Université de Provence

Droits d'auteur

Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Résumé

Prenant comme objet d'étude le roman *Se non ora quando ?*, Sophie Nezri met en relief les multiples fonctions de l'humour de Primo Levi, chez qui le rire sert à souligner l'absurdité d'un monde à l'envers, à mettre le doigt sur les contradictions, à dénoncer sans tomber dans le moralisme ou le pathétisme. Expression d'une prise de distance par rapport à une réalité inhumaine, il permet aux personnages de ne pas devenir fous, assume une fonction défensive et devient instrument de survie.

Entrées d'index

Mots-clés : humour, Levi (Primo), roman, Shoah
Chronologie : XXe